

Aussi vois je sans inquiétude ton visage élégamment effacé se pencher sur ces pages : lis et *memento*, Marcellus !

I. — LE BUT ET LES MOYENS.

Pour réussir, Marcellus, il faut plaire.

Offre aux gens la réalisation écrite et vivante de leur propre idéal ; sois comme ils veulent, produis ce qu'ils désirent, donne une forme à leurs vagues sentiments, à leurs pensées encore un peu plus vagues.

Tu me diras que ce "vague" même est ce qui te trouble, que tu discernes mal les intentions muettes, que tu te perds dans le bruit des réprobations contradictoires...

Méditons !

Un moyen préliminaire, infaillible, pour une dizaine d'années, de te concilier toutes les sympathies, c'est d'afficher le plus profond respect à l'endroit ou à l'envers du Public. Depuis longtemps on le moleste, et cela d'abord ne fut point d'une mauvaise politique, rassasié d'adoration comme il était. Aujourd'hui, ce sera tout neuf et très adroit si tu t'aplatis devant lui. (Crois-moi.)

Mais le Public se compose de divers publics qu'il ne serait pas aisé de satisfaire également. Pourtant, — car tout se peut, et même qu'un jour tu brigues la députation : sois prévoyant ! — en principe, adresse-toi à tous, mais réserve la louange exquise et l'encens rare pour le *Public d'élite*.

(Ici, ne me demande pas une définition, entendons-nous à demi-mot...)

Ta fonction principale, Marcellus, est de procurer à ce public particulier la pratique facile et variée de tous les plaisirs. Que tes lecteurs digèrent bien, qu'ils dorment sans rêves et qu'ils aient de la fantaisie en amour : si tu n'es pas décrété d'utilité publique, c'est que tu auras expressément décliné ce suprême honneur !

— Hélas ! dis-tu encore, soit, tel sera donc mon objectif : mais pour l'atteindre, pour remplir convenablement ce rôle d'intendant des plaisirs de l'élite dont vous parlez, que faut-il faire ? Qu'est-ce qui chatouille le mieux la rate de l'élite ?

— Une question, Marcellus : crois-tu bonnement que ce soit le marchand qui détermine et dispose son étalage ? C'est le client. Les magasins de la rue Notre-Dame et ceux de la rue Ste-Catherine sont disposés chacun suivant ses intentions, c'est le passant ! et les besoins secrets de leur clientèle respective qui décident. Tu es marchand, Marcellus, apprends ton métier ! Analyse les habitudes de la clientèle, et des habitudes tu déduiras les goûts... et d'ailleurs, ce public, après tout, n'en es-tu pas, toi-même ? Je t'ai vu à tous les bals de la saison, tu n'arrives pas du Congo tu hantes vingt salons et ton cheval est célèbre. Tâte-toi donc, mon cher, et contente-toi...

Chut ! voici la vérité :

Ce que demande ton public, ton monde, à la littérature ? Ce qu'il n'a pas dans la vie, ce dont il ne voudrait pas dans la vie : le rêve de la passion (dont il est incapable), le rêve de la vertu (*idem*), du dévouement, du courage (*idem ! idem !*) ; ou encore le spectacle des malheurs à l'abri desquels il se sait à jamais et qu'un seul mot résume : la pauvreté ; ou enfin — je vais t'effrayer — *le rêve poétique*. Comprends-moi bien. La poésie de ton monde n'a rien de commun avec celle des Poètes, laquelle est toujours, même en pleine joie, à fond amer et troublé et vertigineux. La poésie de ton monde est à fond sucré, on n'y perd point pied et l'horizon n'y cesse d'être bleu que pour se faire rose.

Ce public d'élite veut être distrait ; il défend qu'on Pétonne.

II. — PSYCHOLOGIE GÉNÉRALE.

Et toi-même, mon cher, que ta première règle de conduite soit de ne pas t'étonner de rien, jamais. — Le malheur des

poètes est qu'ils sont d'éternels enfants, aux yeux naïfs, et pour qui le monde est un spectacle nouveau toujours, miraculeux toujours. — Evite cet écart. J'aimerais sur ta lèvre un sourire sceptique à demeure : tu t'attends à tout, dit ce sourire, rien ne saurait te surprendre, et tu raisones froidement des plus monstrueuses possibilités. Cela inspire confiance, on sait que tu ne t'emballas pas, on t'accorde de l'autorité.

Secondement, *tu sais tout*. N'oublie pas que nos lecteurs sont convaincus qu'ils n'ignorent rien : ne te fais pas mépriser ! Du reste, on ne te demandera jamais tes preuves : personne ne dira dans quels "manuels" tu as puisé tes renseignements, un peu superficiels peut être, chacun ayant intérêt à taire les sources. Il est particulièrement commode de se faire, dans ton monde, une jolie réputation de polyglotte, la conversation de l'élite comportant, au plus juste, un lexique de deux cents mots. TU SAIS TOUT, te dis-je, et la littérature comme le reste, sans pédanterie au moins. C'est une vérité axiomatique, n'est-ce pas, que : *la littérature n'est pas une spécialité*. En botanique, en statistique, les spécialistes vous disent : "Avez-vous étudié la matière ? Non ? alors taisez-vous." Mais ces mêmes spécialistes ne se taisent pas s'il s'agit d'apprécier une œuvre littéraire et, là-dessus, chacun prétend juger en dernier ressort... Tu m'as compris, Marcellus : TU SAIS TOUT.

Enfin : — troisième loi psychologique — trouve le moyen de fondre dans l'ensemble de tes pensées l'affirmation et la négation. Je m'explique. La réalité foncière de ton âme consiste, si je puis dire, en une grande "absence" dérobée sous un voile de méchanceté. Tu railles tout, l'amour (que tu declares coupable au-dessous de cinq mille piastres de revenu), la poésie (dite) nageuse ou lyrique, le génie sans clients... Mais tu gardes par devers toi un trésor d'"idées généreuses". Sois-en bien économe, Marcellus, et ne les sors qu'à bon escient, qu'au bon moment : c'est d'un effet sublime ! Je te recommande le thème Patrie. Sur ce chapitre, tu ne plaisantes pas, toi, l'éternel rieur ! Tu étais justement, comme à l'ordinaire, en train de moquer quelque chose ou quelqu'un : tout à coup vibre le mot FRANCE — et ta gravité soudaine et jusqu'à ton silence causent une sensation inoubliable.

III. — LES DEHORS.

Maintenant que ton âme est en état de grâce, songeons à ton attitude. Il n'en faut une, de toute nécessité, ne serait-ce qu'en vue des journaux illustrés, à la bonne page desquels tu pourras, un jour, prétendre. Regarde, d'ailleurs, autour de toi : il y a peu de visages "construits", peu de "traits" parmi les hommes célèbres ; mais chacun a sa pose, son attitude, que le photographe défend de l'oublier.

J'hésite pourtant à te conseiller, et je ne puis te donner que des indications générales. Il ne s'agit pas, bien entendu, de traduire à l'extérieur, naïvement, la réalité intime. Il suffit, par un choix éclairé, fondé sur de judicieuses compromissions, de te composer un personnage qui, sans excès de couleur et de relief, sans trop rompre l'alignement, sans précisément te mettre à part du commun, te désigne à tous les yeux. Encore un coup, regarde autour de toi et prends le masque, jeune homme, que tes aînés l'ont laissé. Par bonheur, la plupart des attitudes compromettantes sont accaparées par des malavisés, et tu ne risques pas de te compromettre avec le travestissement "génial," ou "magique," ou "poétique," ou "brutal"... Si j'étais de toi, je choiserais l'attitude ironique et dilettante du "jeune penseur de ce temps : " à la bouche, le cigare et le sourire qui pactisent avec les faiblesses contemporaines par une supérieure indulgence à base de mépris.

Un avis encore que tu pèseras à son poids : la légende est presque aussi nécessaire que la pose. Le soupçon d'un passé bizarre, l'histoire invérifiable d'une grande pas-